L'ECHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

Fondateur : **GASTON MERY**

ANNÉE 1909

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 19, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS. — Tél. 818-94

ABONNEMENTS { FRANCE : Un an, 10 francs. Six mois, 6 francs.
ETRANGER : Un an, 12 fr. 50.

PARIS

ALFRED LECLERC, ÉDITEUR

19, Rue Monsieur-le-Prince, 19 (6e)

L'ECHO

DU

MERVEILLEUX



REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

Fondateur : **GASTON MERY**

ANNÉE 1909

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 19, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS. — *Tél. 818-94.*

PARIS
Alfred Leclerc, éditeur
19, Rue Monsieur-le-Prince, 19 (6e)

1909

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1909

TREIZIÈME ANNÉE. — N° 288. 1er JANVIER 1909 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BIMENSUELLE

" L'ÉCHO DU MERVEILLEUX "
OFFRE A TOUS SES LECTEURS, SES AMIS,
SES VŒUX DE BONNE ANNÉE

LES HORIZONS NOUVEAUX

Douze ans! Douze ans révolus! Nous entrons dans notre treizième année!

J'avoue que je ne fais pas cette constatation sans quelque fierté, la fierté du père qui voit son enfant, non seulement grandir en force et en beauté physique, mais encore, grâce à son intelligence, se faire une place de plus en plus considérable dans le monde...

***

Nous étions à nos débuts — nos fidèles abonnés s'en souviennent, eux à qui nous devons tant! — une petite revue de rien du tout. Nous n'avions point de capital, nous n'étions riches que de bonne volonté. Penchés sur nous, comme sur le berceau d'un bébé mal venu, les bons amis, avec des mines apitoyées, disaient :

— Pauvre petit, il ne vivra pas trois mois!

Nous avons vécu, malgré les mauvais prophètes, mais Dieu sait comme! A l'*Echo du Merveilleux*, première manière, j'étais à la fois le directeur, le gérant, l'administrateur, le secrétaire de rédaction. Je faisais les articles, je corrigeais les épreuves, je copiais les adresses et j'empaquetais les exemplaires destinés aux libraires. Je remplissais le rôle d'un Maître Jacques, et même quelque chose de plus, car le nombre de mes emplois était certainement supérieur à celui des fonctions que le Maître Jacques de Molière assumait chez Harpagon.

L'*Echo* suivait ma bonne et ma mauvaise fortune. Il changeait de domicile, quand j'en changeais moi-même. A la fin, grâce au concours de lecteurs qui étaient des amis, nous fondâmes une Société qui permit à la Revue de ne plus vivre au jour le jour et de se mettre, en quelque sorte, dans ses meubles.

Nous avions d'ailleurs déjà réalisé d'autres progrès. L'*Echo* avait augmenté le nombre de ses pages ; il publiait des illustrations ; il avait des collaborateurs attitrés et même appointés. Tout de même, ce n'était pas encore l'idéal! Le directeur de l'*Echo*, il est vrai, n'était plus seul, il avait une famille, il avait un foyer ; mais il vivait, en somme, à la façon de ces artisans qui, avec toute leur progéniture, dorment, mangent, font leur cuisine et travaillent dans une unique pièce.

La Direction, la Rédaction, l'Administration n'étaient plus confondues dans la même personne ; elles étaient réunies dans le même bureau — et c'était peut-être pis! Il faut n'avoir jamais appartenu à la presse, même de loin, pour ignorer que, dans un journal, la Rédaction et l'Administration sont deux éléments qui, comme l'huile et le vinaigre, n'arrivent jamais à se combiner. Les obliger à cohabiter, c'est vouloir susciter la bisbille et déchaîner la zizanie.

A l'*Echo du Merveilleux* — titre oblige — on avait réalisé cette « merveille » de concilier, en une parfaite harmonie, ces deux puissances hété-

rogènes ; le public, toutefois, ne profitait guère de l'avantage.

Il nous manquait, en effet, ce qui, lorsqu'un périodique prend l'importance qu'a prise le nôtre, devient indispensable, il nous manquait une librairie.

Quand un lecteur désirait un numéro ancien, qu'il ne trouvait plus dans les kiosques, il lui fallait gravir nos quatre étages pour nous le demander. Heureux quand il pouvait l'emporter ! Que de fois ce lecteur risquait de se présenter au moment où l'employé était en course ou le secrétaire à l'imprimerie! Pis encore : s'il avait espéré profiter de sa démarche pour se procurer un ouvrage traitant du Merveilleux, il devait s'en retourner déçu : nous ne vendions pas de livres!

Combien d'autres inconvénients! Je passe. Le plus vexant, c'était que, malgré notre succès toujours grandissant, nous restions, vis-à-vis de nos confrères, infiniment moins connus, moins cités surtout que nous, dans une situation humiliée. Nous avions toujours l'air d'ouvriers en chambre, alors qu'ils avaient boutique et même usine sur rue.

Aujourd'hui, à ce point de vue, nous n'avons plus rien à désirer. Nous avons un bureau de rédaction distinct de notre administration. Nous avons une librairie. C'est celle — on le sait déjà — de M. Leclerc, libraire-éditeur, 19, rue Monsieur-le-Prince. Là, nos lecteurs trouveront, dorénavant, à côté du guichet des abonnements, un « rayon », toujours tenu à jour, de toutes les publications intéressant les études psychiques.

Mais je m'en voudrais d'insister plus longuement sur des résultats uniquement matériels. Il n'était pas inutile cependant de les souligner, comme l'expression concrète de l'influence et de la diffusion de notre Revue, non seulement dans le public, mais aussi dans le monde savant. Le fait seul qu'une Librairie *Scientifique*, essentiellement scientifique comme la librairie Leclerc, ait désiré mettre sa firme sur l'*Echo du Merveilleux* et le comprendre parmi les publications qu'elle édite, constitue une sorte de consécration de nos méthodes positives et expérimentales...

***

Nos méthodes positives et expérimentales... Nos procédés sont bien, en effet, ceux de la science moderne. Nous explorons, à la lumière des mêmes principes qu'elle, un domaine dans lequel, jusqu'en ces derniers temps, elle avait refusé de s'aventurer. Où en sommes-nous de nos découvertes ?

Après douze ans, nous avons déjà un assez joli bagage.

Tout d'abord nous avons constaté l'existence d'esprits, non incarnés. « Belle trouvaille ! diront quelques-uns. Il y avait, en vérité, avant que parût l'*Echo du Merveilleux*, quelques milliers d'années qu'on croyait à l'existence des esprits ! » On y croyait, c'est entendu, dans les oratoires, mais on en doutait dans les laboratoires.

Notre originalité est d'avoir tenté — après avoir fait théoriquement table rase de toutes nos conceptions religieuses ou philosophiques— de faire cette preuve de l'existence des esprits par le seul moyen de l'observation et de l'expérimentation.

Les faits, dit spirites, nous les avons décortiqués de leur enveloppe d'illusion. Nous les avons pris, un à un, nous les avons retournés dans tous les sens, nous les avons regardés à la loupe. Tout phénomène qui n'était point cent fois prouvé, dont nous n'avions pas pu, par nous-mêmes, à plusieurs reprises, constater la réalité, nous l'avons éliminé, ou comme inexistant, ou comme douteux. Nous n'avons fait travailler nos facultés d'intuition ou de raisonnement que sur des faits certains. Et encore avec quelle prudence !

Nous avons d'abord passé en revue toutes les hypothèses proposées pour les expliquer.

C'est ainsi, par exemple, que, de bonne foi, nous avons envisagé la théorie spirite. Il nous a fallu la rejeter, comme évidemment inapplicable à la plupart des faits ; les diverses conceptions des écoles occultistes, quoique rendant compte d'un plus grand nombre de phénomènes, ne nous ont pas paru suffisantes à les expliquer tous. De même, nous avons dû écarter les théories sur le dédoublement de la personnalité, non pas comme erronées en principe, mais comme inadéquates aux manifestations d'esprits, auxquelles on prétendait les ajuster. Nous avons analysé les travaux du docteur Grasset et essayé de comprendre sa mystérieuse invention du « polygone »; nous avons discuté les thèses monistes de M. Jules Bois...

Toutes ces constructions *à priori*, si ingénieuses, si séduisantes qu'elles fussent parfois, ne nous ont jamais paru être à la mesure de la réalité : elles ne parvenaient à s'y adapter qu'en la déformant.

En effet, le phénomène certain est celui-ci : « il existe des êtres invisibles qui, dans certaines conditions, peuvent se manifester à nous, êtres doués d'intelligence et d'une sorte d'individualité fugace, semblant pour la plupart étrangers à la notion du bien et du mal, mais tous impuissants à nous donner une preuve indiscutable de leur identité. »

Or, à cette définition, qui résume tous les caractères des « entités » spirites, tout le monde peut constater qu'aucune des doctrines précitées ne correspond complètement.

Il n'y a qu'une conception actuellement connue qui, avec une parfaite exactitude, s'adapte à chacune des faces de ces mystérieux habitants de l'au-delà, de ces *amoraux* comme nous les appelons, c'est la conception catholique des démons.

Qu'on le veuille ou non, il en est ainsi ! Lorsque, sans parti pris, voire même en athée, on aborde l'étude des personnalités métapsychiques, on aboutit nécessairement à cette constatation : la seule théorie acceptable en ce qui les concerne est jusqu'à présent celle que professe l'Eglise.

Il nous semble que d'être arrivé, avec les procédés ordinaires du matérialisme, à cette conclusion, ce n'est point un résultat qui manque de nouveauté.

***

Au reste, la démonstration ainsi faite de l'existence objective des « esprits », nous empiétons le moins possible sur le terrain réservé des théologiens : nous cherchons surtout à démêler l'écheveau des forces inconnues, à *désocculter* l'occulte, comme dit le docteur Grasset, à jeter les bases de ce que l'on pourrait appeler la Physique de l'Au-delà.

Là, encore, en ces douze ans, nous n'avons peut-être pas perdu notre temps.

D'abord, même si nous n'avions rien découvert nous-mêmes, on devrait tout au moins nous reconnaître le mérite d'avoir, à force d'insistance, vaincu les préventions du public et l'indifférence des hommes de science.

Je l'ai déjà remarqué, quand les hommes de science surent — on se demande comment, puisqu'ils affectaient de ne pas nous voir — qu'en appliquant très strictement leurs méthodes à un ordre de faits qu'ils affectaient d'ignorer, nous arrivions à des conclusions qui démentaient leurs conceptions rationalistes, ils daignèrent tourner leurs regards de notre côté. Ce furent, il est vrai, des regards courroucés.

« Est ce que ces chercheurs de billevesées, semblaient-ils dire, voudraient nous en remontrer ? Auraient-ils la prétention, en employant nos propres procédés, de nous prouver le diable, alors que nous avons démontré que Dieu lui-même n'existe pas ! »

Mais, si courroucés que soient des regards, ils finissent toujours par voir les objets qui sont devant eux. Il y eut bientôt, non pas tout d'abord dans les milieux scientifiques officiels, dans les académies, mais chez les savants indépendants, un mouvement de curiosité. Des professeurs éminents, des médecins réputés refirent, dans le silence et le mystère, les mêmes observations et les mêmes expériences que nous. Troublés, sinon convaincus, ils publièrent, dans des revues ou dans des livres, les résultats de leurs travaux. La grande presse s'en mêla. A l'heure actuelle on parle télépathie, matérialisations, lévitation, médiumnité dans les journaux, comme on parle télégraphie ou téléphonie sans fil. Les deux ordres de phénomènes ne paraissent pas plus invraisemblables l'un que l'autre.

Jamais nous n'avons eu l'outrecuidance de soutenir que, sans nous, ce revirement d'opinion ne se serait pas produit ; mais, quelle que soit notre modestie, nous sommes bien obligés de constater, aujourd'hui comme hier, qu'il a coïncidé avec les efforts que nous faisions pour le provoquer et que c'est en grande partie chez nous que ces savants plus hardis que les autres ou ces journaux avides d'inédit, puisent en partie leur documentation.

Encore une fois, cela seul nous autoriserait à tirer quelque vanité de notre rôle.

Mais nous avons été autre chose que les excitateurs de la volonté et de la pensée des autres. Nos idées sur la constitution de la matière, notre conception de la pesanteur, notre théorie de la

force médianimique, nos hypothèses sur les images-moules, ont fait leur chemin dans le monde. Reprises et précisées par des chercheurs connus ou inconnus, nous les retrouvons à chaque instant dans les brochures ou dans les revues qui, chaque quinzaine, nous parviennent de tous les points du globe.

Il y a quelques années, j'écrivais :

« Nous n'avons pas d'autre prétention que d'indiquer des points de vue, de proposer des aperçus, d'ouvrir une route, un simple sentier même, sur des terres inexplorées. Le chef d'armée, l'habile administrateur qui, après avoir conquis de vastes contrées, les organise et les civilise a, certes, plus de mérite que l'explorateur qui, longtemps avant l'annexion, a parcouru et reconnu le premier ces contrées; mais l'historien impartial, s'il loue le conquérant, ne manquera pas de mentionner, pour mémoire tout au moins, le nom de l'explorateur. Dans l'histoire des conquêtes futures de la science, c'est ce rôle modeste d'explorateur que nous voudrions qu'on nous attribue. C'est celui, en tout cas, que nous avons ambitionné. »

Dans le même article — qu'on me pardonne de me citer ainsi moi-même — je disais encore :

« On a fini par croire que les récits des explorateurs n'étaient pas des contes bleus. On a reconnu qu'ils disaient la vérité. Une petite armée est partie sur leur trace. Elle vérifie toutes les constatations qu'ils ont faites. Elle en fait d'autres. Et l'on commence à se demander s'il ne serait pas temps de mobiliser des corps d'armée pour entreprendre une véritable expédition. Cette expédition, que l'opinion publique réclame, se décidera-t-on à l'organiser ? En d'autres termes, les corps savants, ébranlés par les découvertes de quelques pionniers de la Science, se décideront-ils à organiser, sur les phénomènes de l'au-delà, sur les faits métapsychiques, une vaste enquête, méthodique et raisonnée ? C'est le secret de l'avenir. »

* * *

Cette vaste enquête, que nous appelions ainsi de nos vœux, elle est commencée. Vous verrez plus loin, dans un article que nous reproduisons d'après *Le Temps* — (qu'une Causerie Scientifique du *Temps* soit consacrée aux expériences médianimiques, n'est-ce pas, cela aussi, bien significatif ?) — que des savants aussi notoires que MM. d'Arsonval, Branly, Pierre Curie, Bergson, G. Ballet, Debierne, Charpentier, Maxwell, Perrin, Mme Curie, avaient accepté de se livrer à une série d'expériences avec Eusapia. Ces expériences ont eu lieu. Les procès-verbaux paraîtront bientôt.

L'article du *Temps* en donne un avant-goût. Il indique tout au moins l'état d'esprit des expérimentateurs. Encore que leur méfiance leur fasse craindre qu'ils n'aient été les dupes, dans bien des cas du médium, ils ne nient pas les faits en bloc. Ils en rejettent, comme on devait s'y attendre, le plus grand nombre ; mais ils en considèrent quelques-uns comme douteux, voire même comme possibles, et — ceci est admirable — ils en admettent un comme démontré.

Ce fait, qui a pu être observé dans les conditions d'un contrôle satisfaisant, c'est le soulèvement de la table, c'est le phénomène de la lévitation.

Eh bien ! je n'hésite pas, quant à moi, à proclamer ce résultat comme formidable. Je dis bien : formidable. Car la conséquence de la constatation, par de tels observateurs, d'un tel fait, considéré depuis si longtemps comme impossible, comme contraire à toutes les notions admises, ne peut être qu'une véritable Révolution dans les conceptions de la science moderne.

Ce fait, c'est au nom de la Science qu'on le niait, qu'on le déclarait illusoire et qu'on traitait d'hallucinés ceux qui prétendaient en avoir été témoins.

Or, ce fait, M. d'Arsonval, entre autres, l'a vu, ce qui s'appelle vu. Comment se tirer de là ?

On s'en tirera sans doute, pendant quelque temps, en disant que, malgré tout, une fraude a pu se produire, mais, comme on répétera l'expérience, il faudra bien finalement se rendre à l'évidence. Il faudra bien proclamer la faillite des hypothèses, des prétendues lois, sur lesquelles repose toute la physique actuelle et reconstruire un autre système de monde.

Les premiers, parlant de ce phénomène de la lévitation, nous avons lancé l'idée de la possibilité de l'utiliser pour les progrès de l'aviation. On fut bien près de nous traiter de rêveurs. Et, de fait, à cette époque, notre idée, ce n'était qu'un rêve ! Aujourd'hui que des savants, aussi consi-

dérables que ceux dont j'ai cité les noms, ne nient plus que les corps, dans certaines conditions, subissent des déperditions de poids, qui oserait dire que ce rêve n'est encore qu'un rêve?

Certes, le moyen reste à trouver d'obtenir à volonté, pratiquement, les modifications de la pesanteur et, par suite, le soulèvement des corps. Mais il n'est pas téméraire d'espérer qu'un chercheur le découvrira demain.

Au temps de Galvani, on n'eût pas manqué de traiter de chimérique l'homme qui aurait affirmé que, lorsqu'on connaîtrait mieux les propriétés de l'électricité, on pourrait, de Paris, faire entendre sa voix à un ami de Marseille.

Pourtant, le téléphone existe.

Pourquoi, un homme du XXe siècle serait-il plus chimérique en supposant que, quand on connaîtra les lois de la lévitation, on pourra s'en servir pour la navigation aérienne?...

Quel chemin parcouru en douze ans!... Quels vastes horizons s'ouvrent encore devant nous!

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

Les Rois Mages et leur Etoile.

La Jérusalem magnifique d'Hérode le Grand était bien accoutumée à voir venir les caravanes par les routes pavées et bordées de bornes milliaires que lui avaient construites les Romains. Elles venaient de l'Arabie, de l'Egypte, de Babylone. Elles apportaient les étoffes de l'Inde, les voiles et les parfums d'Arabie, les sandales de Laodicée, les ceintures de Cilicie, des verreries délicates, des joyaux, des essences.

Et si donc la foule était curieusement assemblée autour d'une caravane, sur le mont des Oliviers, au pied des deux grands cèdres célèbres qui donnaient asile à des milliers de colombes blanches et bleues et à l'ombre desquels s'étaient établis tant de petits bazars, c'est que les guides de cette caravane posaient une question bien extraordinaire:

— Où donc est le Roi des Juifs qui vient de naître? Nous avons vu son étoile en Orient et nous venons l'adorer.

Il n'en fallait pas plus, nous apprend l'Evangile, pour bouleverser le Roi Hérode et toute la ville de Jérusalem.

C'est que jamais l'attente messianique n'avait été si grande; mais, trompé par la lettre des prophéties, Israël attendait un messie terrestre, qui lui donnerait la suprématie de la force.

On sait qu'Hérode fit appeler les Princes des prêtres, chefs des vingt-quatre classes sacerdotales, et les docteurs de la loi, dépositaires et interprètes officiels des Livres saints, pour les interroger sur le lieu où devait naître le Christ. Ils répondirent, citant le Prophète, que ce devait être à Bethléem de Juda. Hérode y envoya les Mages, en leur faisant promettre de repasser par Jérusalem et de l'instruire de tout ce qu'ils auraient vu. Son intention était de faire disparaître l'Enfant si dangereux pour son précaire pouvoir.

Le peuple abhorre le tétrarque élevé par Rome, qui a posé l'aigle impériale sur les portes de Jérusalem, qui ne parle que grec, qui ne s'entoure que d'étrangers, dont le luxe raffiné de satrape offense les yeux sévères des rabbis. Hérode donne des fêtes splendides, il a fait bâtir hors des murs non seulement un hippodrome, mais une ville de plaisir, Sébaste. A vrai dire, les Juifs lui doivent la splendeur d'un temple qui a fait oublier celui de Salomon, ils lui doivent leur place publique, le Xystus, une ville de palais, de l'eau...

Mais ils ne lui pardonnent pas son origine iduméenne, sa servilité envers César, auquel il a élevé un temple, aussi bien qu'à Jehovah, sa férocité qui a massacré sa propre famille et dresse des croix et des bûchers pour la moindre velléité d'indépendance.

Les Mages cependant avaient franchi les portes de Jérusalem et l'Etoile brillait de nouveau sur leurs têtes.

***

De quelle contrée venaient-ils? Les historiens et les Pères ne sont pas d'accord sur ce point. Saint Maxime de Turin et Théodore d'Ancyre croient qu'ils venaient de Chaldée ou de Babylone; Tertullien et saint Epiphane, d'Arabie. La nature des présents offerts à l'Enfant Jésus les a fait songer à ce pays, qui était la terre de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Mais il n'y avait pas de Mages en Arabie. C'est la Perse que donnent pour patrie aux Mages les traditions de l'Église syrienne et les Pères grecs.

Le nom de Mage, dans la langue sacrée des Perses, désigne la classe sacerdotale; il semble donc indiquer que les pèlerins mystérieux étaient des prêtres de cette nation. Ce sentiment est confirmé par les peintures des catacombes, où nous les voyons toujours revêtus du costume des Perses: haut bonnet, tunique ceinte aux reins, sur laquelle flotte le manteau rejeté.

Ministres d'une religion supérieure aux diverses formes de paganisme, les Mages paraissent avoir

adoré de tout temps un Dieu unique auquel ils rendaient un culte très austère. Descendus, à la suite de Cyrus, dans les plaines de la Mésopotamie, ils se mêlèrent aux Mages Chaldéens et subirent avec eux l'influence des Israélites captifs, en particulier de Daniel. On sait qu'introduit dans le palais de Nabuchodonosor, il sut interpréter les songes prophétiques du Roi, qui le mit à la tête des prêtres et des devins de Chaldée.

Soumis ainsi à l'autorité de Daniel, les Mages, tant Chaldéens que Persans, n'avaient pu ignorer ses prédictions sur le Messie, dans lesquelles il va jusqu'à marquer les années, les semaines, l'heure de sa naissance. Ils apprirent de lui que le Messie qui allait venir était Celui-là même que Balaam avait contemplé « se levant de Jacob comme une étoile ».

L'attente messianique n'était donc pas moins grande en Orient qu'en Israël. Par une de ces belles nuits orientales où le ciel resplendit de feux, les Mages aperçoivent une Etoile mystérieuse. Ils se rappellent l' « étoile de Jacob » ; un espoir surhumain fait tressaillir leur cœur, et ils partent chercher au loin Celui qu'annonce l'étoile.

Képler a pensé que cette étoile des Mages n'avait été qu'une conjonction de Jupiter et de Saturne, qui eut lieu en l'an 748 de Rome. Mais ce phénomène naturel ne peut expliquer comment l'astre conduisit les pèlerins de leur patrie en Judée, de Jérusalem à Bethléem, et dans cette dernière bourgade, à la pauvre demeure de Marie et de Joseph. On ne saurait pas plus expliquer rationnellement cette étoile que l'éclipse du Calvaire.

« Tous les éléments, dit saint Grégoire, devaient proclamer la divinité de Jésus-Christ. La mer se solidifia sous ses pieds ; la terre, à sa mort, tremble et se fend ; mais les cieux, d'où il descend, se montrent jaloux de saluer les premiers l'Homme-Dieu, et l'étoile apparaît pour guider les Mages... »

***

Ils étaient trois, suivant l'opinion commune. « Le premier, — dit Bède le Vénérable, *De Collectaneis*, — s'appelait Melchior ; c'était un vieillard aux cheveux blancs, à la longue barbe : il offrit de l'or au Seigneur comme à son Roi. Le second, nommé Gaspard, jeune, sans barbe, rouge de couleur, offrit à Jésus, par l'encens, l'hommage dû à sa divinité. Le troisième, au visage noir, portant toute sa barbe, s'appelait Balthazar ; la myrrhe qui était entre ses mains rappelait que le Fils de l'Homme devait mourir. » Tel est, en effet, d'après les Docteurs, le sens symbolique des présents des Mages.

« Que pensez-vous, demande saint Bonaventure, qu'ait fait la Sainte Famille de ces trésors ? Notre-Dame les garda-t-elle, ou en fit-elle un dépôt ? En acheta-t-elle des maisons, un champ, une vigne ? Non certes ; elle aimait trop la pauvreté ; elle les distribua aux pauvres. Elles les avait si complètement dépensés de la sorte, que quand elle se présenta au temple, elle n'eut plus de quoi acheter seulement un agneau à offrir pour son Fils et ne prit que deux colombes et deux tourterelles. »

Avertis en songe de ne pas revenir près d'Hérode, les Mages retournèrent dans leur pays par un autre chemin. On sait la fureur du tétrarque et comment sa fuite en Egypte fit échapper Jésus au massacre des Innocents. L'année d'après, dans la délicieuse Jéricho, — ville de palais dans une oasis de palmiers, de henné, de cyprès et de lauriers roses — le vieux Roi aux mains sanglantes s'éteignait, à demi dément, obsédé par les ombres de ses victimes. Et surtout il appelait avec des sanglots cette Mariamne immolée à sa jalousie et qu'il n'avait jamais cessé d'aimer.

La tradition rapporte que le retour des Rois Mages se fit au milieu des plus grandes difficultés. « Ils fuyaient les grands chemins et les lieux fréquentés pour prendre des sentiers détournés, et ils passaient la nuit dans des cavernes », dit saint Cyrille, dans sa *vie de sainte Théodore*.

Ils portaient dans leur pays la « bonne nouvelle ». On assure qu'ils convertirent leurs familles et une partie de leurs peuples, et coopérèrent avec saint Thomas pour l'évangélisation de l'Asie. Saint Paul les aurait visités.

Mais l'opinion commune est qu'ils furent martyrs de la foi qu'ils prêchaient et que ce martyre eut lieu le 1er, le 6 et le 11 janvier. C'est à ce dernier jour que les honore particulièrement l'église de Cologne, où sont leurs reliques.

Leurs corps, pieusement ensevelis et réunis dans le même tombeau par les fidèles de leurs Eglises, furent découverts et transférés à Constantinople par l'impératrice sainte Hélène. En 330, Eustorge, archevêque de Milan, les obtint pour son église de la munificence de l'Empereur. Le pieux prélat les conduisit lui-même à Milan et son voyage fut marqué par plusieurs miracles. A Véletta, une des vaches qui traînait le char ayant été tuée par un loup, Eustorge fit atteler à sa place le fauve, qui tira sans révolte dans les brancards. Un pilier du VIIIe siècle, récemment découvert dans l'église Saint-Eustorge, retrace ce prodige singulier.

Lorsque Milan fut pris, en 1163, par Frédéric Bar-

berousse, Reinald de Dassel, archevêque de Cologne, obtint les corps des Rois mages. Il les accompagna, à travers la Suisse et l'Allemagne, au milieu des acclamations des foules.

A cause des troubles, le précieux dépôt séjourna assez longtemps à Dôle, puis à Etrabonne, et dans la petite forteresse de Grammont, dont on voit encore aujourd'hui les ruines, au-dessus du monticule appelé « Motte de Grammont ». C'est de là que les seigneurs de Grammont ont dans leurs armes trois bustes de carnation coiffés et surmontés d'or à l'antique, et le privilège de pénétrer dans la cathédrale de Cologne casque en tête et l'épée au côté. Un ornement du reliquaire resta à l'abbaye de Lieu-Croissant, qui prit le nom d'abbaye des Trois-Rois et fut l'objet d'un pèlerinage très fréquenté.

Le bateau qui portait les précieuses reliques arriva enfin à Cologne en 1164. On les plaça provisoirement sous le vieux dôme construit par Charlemagne, mais ce fut pour les abriter que la magnifique cathédrale de Cologne s'éleva.

L'histoire des Mages et surtout toutes les coutumes du jour des Rois ont été rassemblées par Mgr Chabot, dans un curieux petit volume : *La Fête des Rois dans tous les pays.*

George Malet.

A PROPOS DES dimensions supplémentaires de l'espace

Une lettre de M. Guillaume de Fontenay

Dans une lettre personnelle qu'il m'adresse, M. Guillaume de Fontenay répond aux objections que j'ai formulées, il y a quinze jours, à la thèse qu'il soutint si brillamment, le 15 juillet 1904, dans son article de la *Grande Revue* sur la prévision.

M. de Fontenay me di :

« 1° Vous êtes impressionné (page 472, en haut) par le préjugé que l'on ne peut tenir ou voir et moins encore fabriquer un objet sans en découvrir toutes les dimensions. C'est une pétition de principe. S'il y a réellement quatre dimensions, nous ne pouvons percevoir que les trois qui nous sont communes avec les objets extérieurs ; de même que les infiniment plats ne perçoivent que les deux qu'ils partagent. C'est là le point vital, le nœud de l'hypothèse. Quand donc nous façonnons un objet, un cube de bois par exemple, nous ne le modifions que suivant les trois dimensions (6 faces) que nous pouvons discerner. La quatrième dimension resterait brute, si j'ose dire, et naturellement tout-à-fait inconnue de nous. Mettez un dé à jouer d'arête A dans la prison des infiniment plats : ils le connaîtront comme un carré A^2 et non comme un cube A^3 qu'il est réellement. De même, ce que nous connaissons comme un cube A^3 est peut-un solide de la quatrième puissance A^4.

2° La considération précédente répond d'avance à votre objection de l'eau qui n'entre pas dans la boîte hermétique. Naturellement, notre physique, je le répète, est à trois dimensions. Nous ne connaissons l'eau que par les trois dimensions que nous possédons en commun avec elle et qui déterminent des caractères physiques par rapport à nous. Quand nous établissons un rempart étanche suivant ces trois dimensions, l'espace est physiquement clos ;

3° Hypothèse subsidiaire. — Néanmoins, l'éther (des physiciens) pénètre dans la boîte, puisque la chaleur, les champs magnétiques ou électriques, parfois la lumière, y pénètrent aussi. »

Je voudrais, en quelques mots, discuter cette réfutation.

* * *

Tout d'abord, est-il possible qu'un être tienne et voie *dans sa totalité*, un objet quelconque ; est-il possible, surtout, qu'il fabrique cet objet sans en connaître *toutes* les dimensions. M. de Fontenay croit la chose possible. Je persiste à la croire impossible.

Discutons donc ce point, qui, comme le dit très bien mon distingué contradicteur, est le point vital, le nœud de l'hypothèse. Le reste est l'accessoire.

« Quand nous façonnons un objet, un cube de bois par exemple, écrit M. de Fontenay, nous ne le modifions que suivant les trois dimensions que nous pouvons discerner. La quatrième dimension resterait brute et naturellement inconnue de nous. » Et il établit cette analogie : « Mettez un dé à jouer dans la prison des infiniment plats : ils le connaîtront comme un carré et non comme un cube qu'il est réellement. De même ce que nous connaissons comme un cube est peut-être un solide de la quatrième dimension. »

Je crois que cette déduction est d'une logique plus apparente que réelle, et c'est, selon moi, un mot, un seul, le verbe « façonner » qui lui donne cette apparence. Or, ce mot me semble, en l'occurence, improprement employé. Je m'explique.

Que faut-il entendre par « façonner » ?

Je prends un tronc d'arbre, je le coupe, je le taille jusqu'à en faire un cube : j'ai *façonné* le tronc d'arbre. Mais si je prends six planches et que, les ajustant, j'en fasse une boîte, je n'aurai pas, selon moi, *façonné*,

mais *construit*. *Façonner*, pour moi, veut dire *transformer* un objet donné en un objet d'autre forme ; *construire* veut dire rapprocher plusieurs objets, les attacher, les souder, les clouer ensemble, pour en faire un seul objet. Dans le premier cas, je me borne à *modifier* la forme d'un objet déjà existant ; dans le second, je réunis plusieurs objets pour en avoir un nouveau. *Façonner* c'est donner à un objet une apparence nouvelle, *construire* c'est constituer un objet nouveau.

Donc, quand nous *construisons*, nous ne *modifions* pas au sens propre du mot. Nous *modifions* une sphère quand nous la *transformons* en cube. Nous *modifions* un cube quand nous le *transformons* en sphère. Mais, quand, à l'aide de planches, nous fabriquons une boîte, nous *construisons*, nous ne *modifions* pas.

On va voir que la distinction a son importance. En effet, s'il semble, jusqu'à un certain point, possible qu'on puisse ignorer toutes les dimensions d'un objet qu'on a simplement *façonné*, c'est-à-dire dont on s'est borné à *modifier* la forme primitive, il paraît invraisemblable qu'on ne connaisse pas exactement celles d'un objet qu'on a *construit*, qu'on a *fabriqué*, auquel on a, en un mot, donné, imposé une forme, et, partant, des dimensions déterminées.

Un exemple — celui-là même précisément qu'a choisi M. Guillaume de Fontenay — m'aidera à faire comprendre ma pensée :

Je suppose un dé à jouer tombant chez les infiniment plats. Ces êtres, comme le dit très bien M. de Fontenay, connaîtront cet objet non comme un cube mais comme un carré. Admettons qu'ils le rognent et qu'ils lui donnent une forme circulaire. Qu'auront-ils fait? Ils auront *façonné*, *modifié*, *transformé* l'objet. Mais les transformations qu'ils lui auront fait subir ne seront que partielles. Elles ne porteront que sur les deux dimensions qu'ils connaissent et selon lesquelles ils peuvent travailler. Après avoir *façonné* l'objet, les infiniment plats en ignoreront donc, comme avant, les dimensions exactes et complètes.

Si, au lieu d'avoir simplement *façonné* un objet, ils en avaient *construit* un, comme ils n'auraient pu lui donner que les dimensions selon lesquelles il leur est possible de travailler, ils n'ignoreraient aucune des dimensions qu'aurait cet objet.

Si vous me dites : « La Terre a quatre, cinq ou même six dimensions au lieu des trois que vous lui supposez », je vous réponds : « La Terre est peut-être, en effet, pour moi, ce que le dé à jouer est pour l'infiniment plat. Ce dernier prend un cube pour un carré, parce qu'il ne peut ni le tenir ni le voir *dans sa totalité*, — surtout parce qu'il ne l'a pas construit et qu'il serait incapable de le construire. Je vis sur la Terre, je tourne autour d'elle ; mais je ne peux ni la tenir, ni la voir *totalement*, — de plus je ne l'ai pas construite. Il se peut donc qu'elle ait un certain nombre de dimensions que je n'aperçois pas. »

Mais si vous me dites : « Cette tabatière à laquelle vous attribuez trois dimensions en a quatre en réalité, je ne vous suis plus aussi volontiers, car cette tabatière, je la tiens dans ma main, je la mets dans ma poche, — surtout c'est moi qui l'ai fabriquée ; et je ne vois pas bien comment j'aurais pu lui donner quatre, cinq ou six dimensions, alors que je crois ne lui en avoir donné que trois ; je ne vois pas comment j'aurais pu la doter de dimensions que je ne connais même pas. »

Tout comme l'infiniment plat peut, suivant les deux dimensions qu'il connaît, *façonner* le dé à jouer, je peux, suivant les trois dimensions que je connais, *façonner* la Terre. Mais de même que l'infiniment plat qui, ayant changé en cercle le carré qu'il croit avoir devant lui, s'imagine qu'il a modifié l'aspect total d'un objet, alors qu'il a simplement écorné celle des six faces du cube qu'il peut voir et atteindre, de même lorsque je crois avoir, en transformant la sphère terrestre en cube, changé l'aspect total d'un solide à trois dimensions, peut-être n'ai-je que partiellement entamé un corps à quatre, à cinq ou à six dimensions. Ni l'infiniment plat ni moi ne pouvons, en effet, nous flatter de connaître toutes les dimensions d'un corps que nous voyons et ne touchons qu'en partie, et qu'il ne nous a pas été donné de construire.

Nous pouvons au contraire, je le crois, être certains de connaître toutes celles d'un objet que nous avons conçu, puis fabriqué, et auquel nous avons donné les dimensions qu'il a.

Pour résumer cette discussion longue et peut-être un peu confuse : nous occupons en face de la Terre la situation qu'occupe, en face du dé à jouer, l'infiniment plat de M. de Fontenay. Cette situation se modifie profondément, je crois, à notre avantage, dès que la Terre est remplacée par un solide : boîte, maison, etc., que nous avons fabriqué ou construit.

L'analogie que M. de Fontenay établit, et dont il tire son principal argument en faveur de la possibilité des dimensions supplémentaires, m'apparaît donc comme inexacte.

***

La chaleur et parfois la lumière pénètrent dans une boîte hermétique, m'objecte encore M. de Fontenay.

La lumière pénètre-t-elle réellement dans une boîte close suivant les trois dimensions ? Elle n'y pénètre, je crois, que lorsque cette clôture n'est pas hermétique.

Quant à la chaleur, comment entre-t-elle dans la boîte ? Par une dimension supplémentaire et inconnue ? C'est possible. Mais n'est-il pas permis de supposer qu'elle se propage de molécule à molécule, chaque molécule réchauffant la molécule voisine. Est-il interdit de penser aussi qu'elle s'introduit dans la boîte par les pores de la matière ?

Si l'une de ces deux conceptions était la bonne, il n'y aurait, pour expliquer le phénomène, nul besoin de recourir à l'hypothèse des dimensions supplémentaires de l'espace.

***

Les quelques réflexions que je viens de faire condamnent-elles la théorie des dimensions supplémentaires de l'espace ? Evidemment non, car c'est surtout en de pareilles matières que le doute est toujours permis, et qu'on n'est jamais certain de juger sainement. M. de Fontenay, d'ailleurs, me dit qu'il n'*admet* pas l'hypothèse de la quatrième dimension, mais qu'il se borne à l'*envisager* et à l'*examiner*. Elle vaut, certes, la peine d'être examinée et étudiée, car le manque d'équilibre que je lui trouve n'est peut-être qu'apparent.

N'oublions pas, en effet, que la vérité d'un jour devient parfois l'absurdité du jour suivant, et que ce qui semble inadmissible en 1909, pourra paraître logique et simple en 1920.

Qui sait si l'hypothèse des dimensions supplémentaires de l'espace, qui nous rebute actuellement, ne donnera pas, dans un avenir prochain, grâce à de hardis chercheurs comme M. de Fontenay, la clef de bien des énigmes réputées insolubles ?

GEORGES MEUNIER.

UNE APPARITION DE JEANNE D'ARC

Le 27 décembre, l'*Agence Havas* a communiqué à tous les journaux la dépêche suivante :

Rome, 27 décembre.

L'*Italie* reproduit, sous toute réserve, le bruit qui circule dans les milieux ecclésiastiques, suivant lequel le Pape, après la proclamation du décret d'approbation des mérites de Jeanne d'Arc, resta longuement à prier dans son oratoire, plongé dans la contemplation de quelque spectacle mystique.

Le Pape sortit très pâle de son oratoire et, pendant plusieurs jours, il resta silencieux.

Pie X aurait eu, dit-on, une vision de Jeanne d'Arc qui, se dressant devant lui, lui aurait adressé la parole et l'aurait encouragé à persévérer dans sa conduite de l'Eglise, lui promettant une victoire prochaine.

Nous ne reproduisons, bien entendu, qu'à titre de curiosité, cette information du journal l'*Italie* à qui l'*Agence Havas* n'a sans doute fait un sort que dans un but d'ironie.

On se souvient que déjà, il y a quelques mois, la presse d'Italie avait raconté que le Pape avait été favorisé, à plusieurs reprises, d'une apparition de la Vierge Marie et que cette nouvelle a été démentie.

« IGNIS ARDENS »

LE CATACLYSME ITALIEN

C'est au moment où nous faisons la mise en pages de ce numéro que nous parviennent les dépêches annonçant l'épouvantable catastrophe qui vient de bouleverser la Sicile, de détruire Messine, Reggio, plusieurs autres villes encore, et de coûter la vie à plus de cent mille personnes.

Aucun événement important ne se produit qui n'ait été prédit, et nous nous souvenons d'avoir publié des prédictions qui s'adaptent au tragique événement qui endeuille l'Italie. Malheureusement le temps nous manque pour retrouver dans les articles de Nébo notamment, et dans les prédictions des voyantes, les textes précis dont nous parlons.

Mais avant toute recherche de textes de prédictions, ce qui doit retenir l'attention du lecteur, c'est la date où se produit l'événement et sa coïncidence avec le pontificat de Pie X.

En effet, on sait que dans la prophétie si fameuse de saint Malachie, écrite vers 1139 et imprimée depuis 1595, la devise *Ignis ardens*, le feu ardent, désigne le pape Pie X.

Le règne de celui-ci n'est pas encore terminé et les caractéristiques de sa devise n'ont peut-être pas toutes apparu. Mais déjà nous pouvons constater que, depuis qu'il est sur le trône de saint Pierre, et cela par une succession continue qui ne s'est jamais produite auparavant et qu'annonça sous son prédécesseur la catastrophe de la Martinique, le *feu ardent* a joué un rôle terrifiant : éruption du Vésuve, incendies de San-Francisco, de Valparaiso, de la Jamaïque, de Constantinople, etc. ; catastrophes de Courrières, de Reden, de Liévin, de l'*Iéna*, combien d'autres encore ! Et le terrible tremblement de terre, suivi d'incendie, qui détruit plusieurs cités italiennes, n'apparaît-il pas comme une nouvelle et tragique confirmation de la véracité de la vieille prophétie de saint Malachie et de l'exacte appropriation au pape Pie X de la devise *Ignis ardens* ?

Un nouve au Médium italien

M. CARANCINI

L'un des plus importants journaux de Rome, le *Giornale d'Italia*, vient de publier une série d'articles rendant compte de plusieurs séances données par un dans la salle des séances. Il y a donc, jusqu'à preuve du contraire, tout lieu de croire que les phénomènes décrits par le *Giornale d'Italia* sont réels. Et si M. Carancini est vraiment doué, comme on l'affirme, du pouvoir de les produire, ce médium — qu'on verra bientôt à Paris, paraît-il — est un des plus merveilleux qui existent.



Figure 1.
(*Les clichés accompagnant cet article sont les mêmes qui ont servi au* Giornale d'Italia : *c'est ce qui explique la grosse trame des photogravures, qui est celle qu'adoptent les quotidiens.*)

nouveau et puissant médium, M. Carancini. Le rédacteur qui a signé ces articles, M. E. Monnosi, affirme, comme on le verra, que toutes les précautions destinées à éviter la supercherie avaient été soigneusement prises par les assistants. Un contrôle très sérieux avait été organisé, à tel point qu'un appareil photographique, qui fonctionnait sans qu'aucun avis préalable en eût informé le médium, avait été introduit

Mais n'anticipons pas. Résumons l'excellente traduction que M. de Vesme, le rédacteur en chef des *Annales des Sciences psychiques*, a publiée des articles du journal italien, et suivons, sur les photographies que notre confrère a bien voulu nous communiquer, les diverses phases des phénomènes décrits.

M. François Carancini a donné, à Rome, dans le cabinet du baron von Erhardt, une série de séances

auxquelles assistaient un certain nombre d'artistes, d'avocats, de médecins et de journalistes.

Le médium obtint, même à la lumière, des apports d'objets, des lévitations de meubles, des sons rudimentaires d'instruments de musique, etc.

« A l'une des dernières séances, écrit M. Monnosi, par une pleine lumière rouge projetée par deux petites lampes électriques, qui aurait certainement permis de lire par exemple les titres des articles d'un journal, M. Carancini attira dans la direction du rideau la main du docteur Corsi, qui assurait le contrôle de ce côté, et le docteur Corsi déclara sentir comme le contact d'une personne. Dans une autre séance, le baron von Bilguer, un éminent collègue allemand, entendit et vit se traîner à son côté une table que nous vîmes tous ensuite s'élever presque jusqu'à dépasser de ses pieds la hauteur de la table autour de laquelle nous faisions la chaîne, bien que M. von Bilguer — qui était cependant au contrôle, et par conséquent à même de surveiller les actes du médium — essayât de mettre obstacle de toute sa force à ce mouvement ascensionnel. »

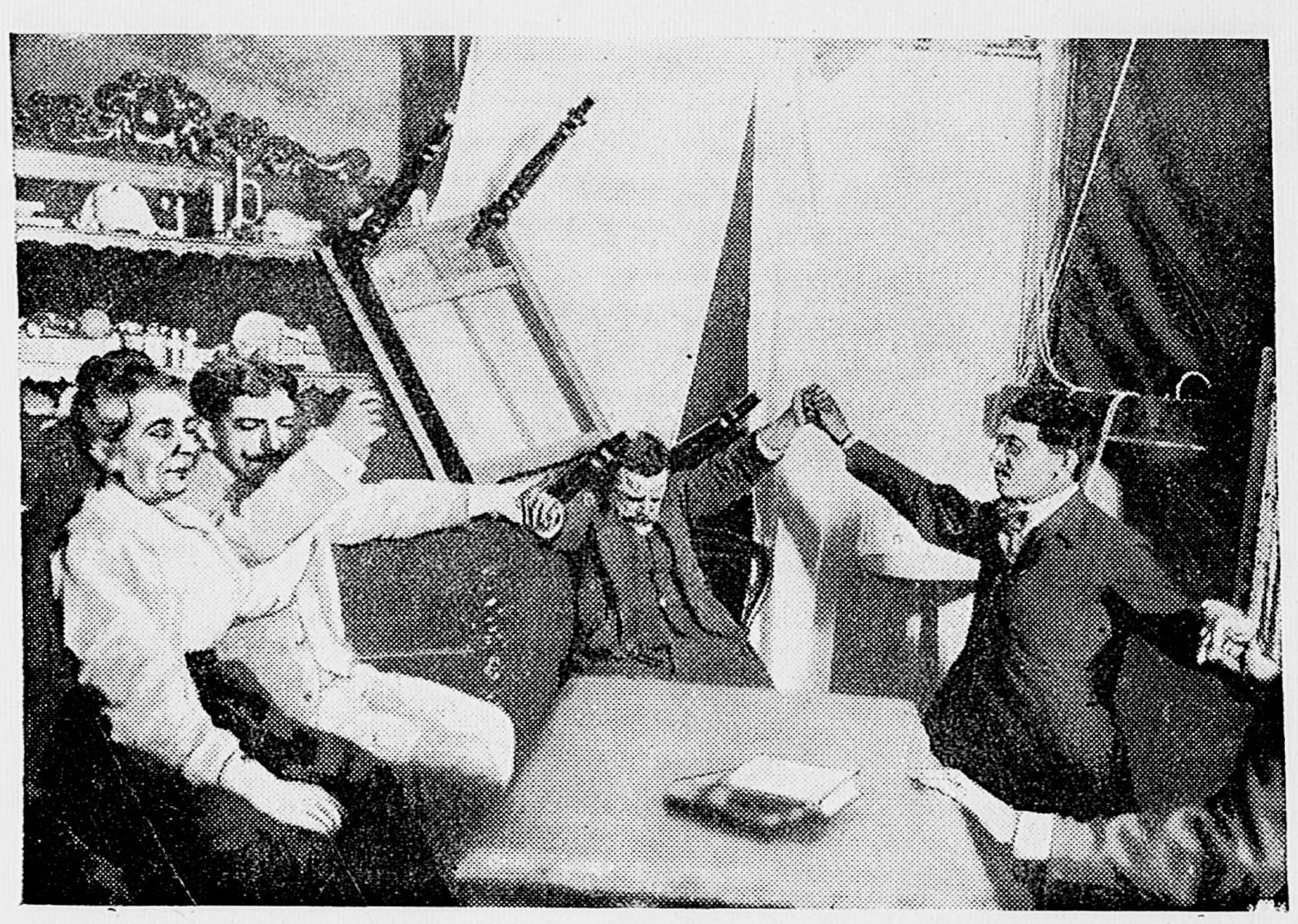


Figure 2.

Les clichés pris au cours de ces séances prouvent que les mouvements d'objets étaient réels, et que les assistants n'étaient nullement hallucinés, comme certains pourraient le croire et le prétendre. Notre fig. 1, par exemple, qui représente un violon passant au-dessus de la tête d'une jeune fille, est très nette et très démonstrative. Ce cliché a été pris au magnésium, au moment précis où l'on entendit en l'air les vibrations des cordes du violon ; la plaque, comme toutes les autres d'ailleurs, a été développée immédiatement et en présence de celles des personnes présentes qui voulurent bien assister à l'opération. M. Monnosi l'affirme, et il ajoute :

« Pour mon compte, non seulement j'affirme l'authenticité certaine des faits dont je parle, mais je déclare ne même pas réussir à comprendre la possibilité du truc, hormis l'hypothèse d'une complicité consciente des contrôleurs. »

Notre fig. 2 représente, elle aussi, un phénomène

des plus intéressants : la lévitation d'une petite table. M. Monnosi décrit ce phénomène, — et il donne ces renseignements intéressants sur la façon dont fut pris le cliché que nous reproduisons, et sur le service de contrôle :

teur électrique enflamma le magnésium et la lumière fut, et avec lui la photographie. Les deux contrôles — car il est opportun pour la chose et pour tous de ne pas faire de mystère — étaient : à droite, M. Basèle, étudiant en droit à l'Université de Rome, et à gauche, le docteur



Figure 3.

« La table que l'on voit suspendue et qui tombe au-delà de la « chaîne », entre le médium et le contrôle de droite, se trouvait au milieu de nous — car ce soir-là l'assistance était assez nombreuse — faisant suite à l'autre table que l'on peut voir, et située entre celle-ci et le médium. Lorsqu'on entendit une extraordinaire agitation de meubles, celui d'entre nous qui avait la garde de l'interrup-

Corsi. Tous deux, comme on peut le voir par la photographie, serraient étroitement les mains du médium; ensuite, ils étaient eux-mêmes tenus et contrôlés par les autres expérimentateurs. On ne peut douter de l'authenticité du phénomène, tel qu'on le voit, qu'à une condition : affirmer que cette table est tenue en l'air par quelque chose ou quelqu'un, avec artifice, avec tromperie, avec la com-

plicité volontaire et consciente des deux contrôleurs et de nous tous. Que ceux qui croient juste une telle affirmation pensent ainsi; mais ceux qui ne se sentent pas disposés à nous attribuer à tous un diplôme d'imbéciles ou de gredins, doivent loyalement se rendre à l'évidence d'un fait que l'on ne peut discuter... »

Notre fig. 3 représente le médium contrôlé. Ce contrôle, d'après ce que l'on en voit, semble sérieux. Il les coups de réponse soient frappés, non sur la table, mais loin de la table; tout de suite, les coups abondent, ou sur les meubles de la chambre, ou sur les murs. »

L'un des phénomènes qui émurent le plus ceux qui assistèrent aux séances du médium Carancini fut constaté pendant la soirée du 2 octobre dernier. La chaîne était ainsi formée : au fond, le médium; à sa droite, M. Guymon, rédacteur au *Journal Officiel*;

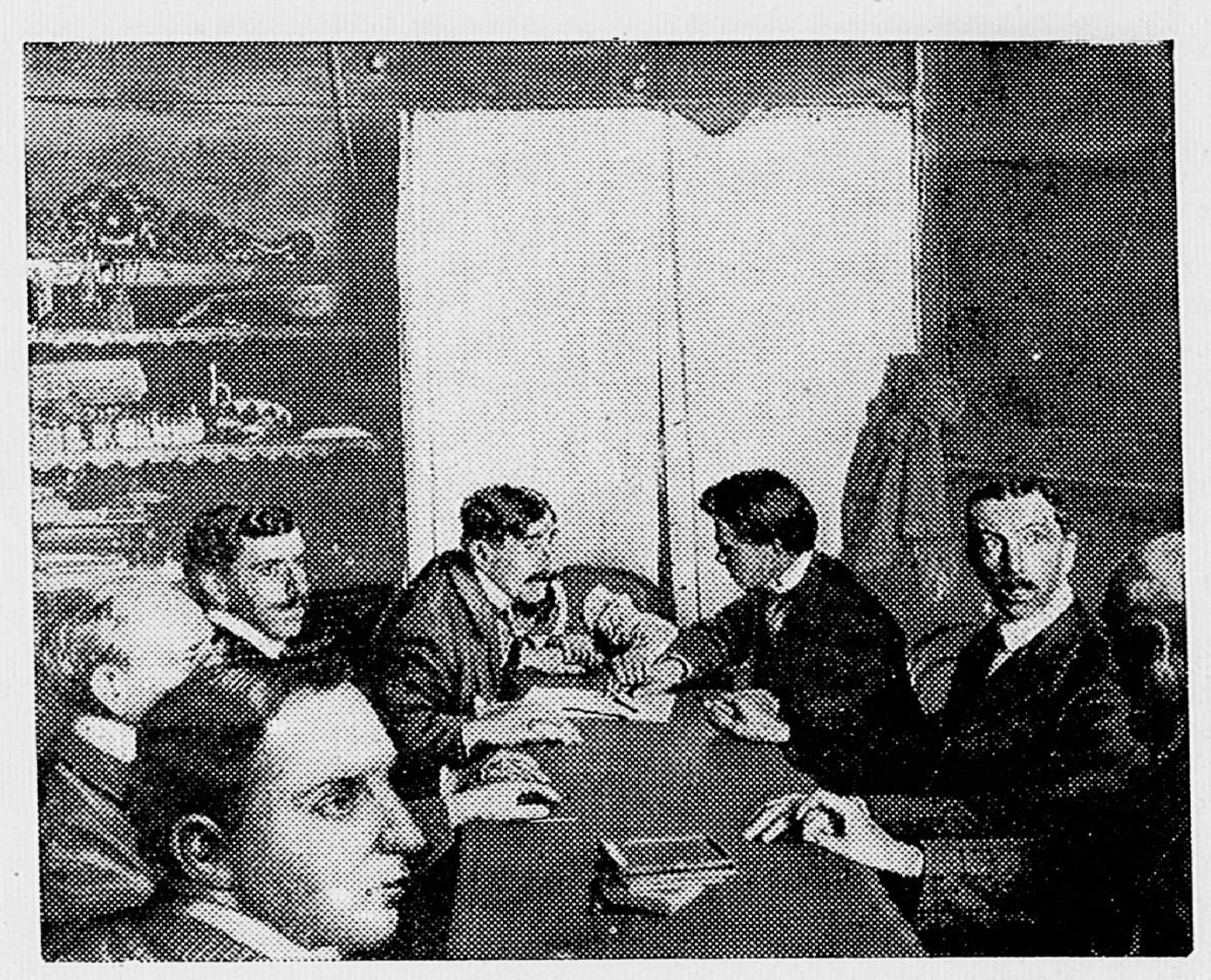


Figure 4.

est d'autant mieux assuré que — M. Monnosi l'affirme à différentes reprises — chacun des assistants voit distinctem nt, grâce à la lumière rouge de plusieurs lampes électriques, non seulement le médium et ses contrôleurs, mais toutes les personnes assemblées.

C'est dans ces excellentes conditions de contrôle que se produisirent les phénomènes plus haut racontés, ainsi que ceux dont nous allons encore parler. C'est dans ces conditions que des souffles d'air froid, venus on ne sait d'où — les portes et les fenêtres étaient bien fermées — passèrent sur les expérimentateurs et les secouèrent comme un frisson. C'est dans ces conditions que des coups, à la demande des assistants, furent frappés à côté ou loin du médium.

« Si un de nous frappe de petits coups sur le plat de la table, écrit M. Monnosi, aussitôt ces mêmes coups se répètent au-dessous, dans le même nombre, avec la même force, le même rythme. Un autre exprime le désir que

M. Basile, étudiant en médecine à l'Université de Rome; M. Bonelli, avocat, chef du bureau légal à la Banque d'Italie; M. Giannini; à la gauche du médium : le sculpteur Schifnrier; M Steffoni, agent de change; M. Monnosi, rédacteur au *Giornale d'Italia ;* le baron von Erhardt.

Aucune autre personnne n'était dans la salle ; les portes avaient été fermées à clefs ; les clefs étaient posées sur la table autour de laquelle se trouvaient les expérimentateurs. Une lumière très suffisante pour qu'on puisse distinguer tout ce qui se trouvait dans la pièce était donnée par deux lampes à verres rouges, placées, l'une en face et l'autre à la gauche du médium.

Je donne le récit même de M. Monnosi :

«... Le médium respire avec peine et parait souffrir; nous lui demandons si la lumière est trop forte; à sa

réponse affirmative, on éteint l'une des deux lampes, celle de gauche; la petite lampe d'en face met sur nous tous ses rayons rougeâtres comme des reflets d'un incendie lointain. Suivent plusieurs minutes de silence et d'attente. Tout à coup le médium émet une espèce de râle ; nous percevons tous comme un froissement prolongé : on dirait une étoffe violemment secouée en l'air.

Immédiatement, on développe le cliché. Comme vous le verrez en regardant notre fig. 4, le médium (au fond) est en manches de chemise, et son veston qui (à droite) met une tache sombre sur la blancheur du rideau, se trouve comme suspendu.

Mais ne s'agit-il pas là d'un tour de prestidigitation habilement exécuté ? Le médium, pour produire le



Figure 5.

Qu'arrive-t-il ? Evidemment, il s'agit d'un phénomène non ordinaire dont il convient de fixer les caractéristiques précises. La simple pression d'un bouton électrique lance l'étincelle dans la poudre de magnésium; un léger éclat, un éclair rapide. La plaque photographique qui est incapable de mensonges, comme elle est réfractaire aux hallucinations, nous dévoilera bientôt le secret de cette tempête dans l'ombre. En attendant, quelque chose vient tomber sur la table; nos mains, sans briser la chaîne, s'allongent; nous palpons une étoffe assez lourde, on sent les manches; c'est un habit. La séance ne se poursuit que pendant quelques autres minutes. Le médium quitte la chaîne et s'écarte. Au-delà et en deçà du rideau du cabinet, on voit apparaître de fréquentes lumières, parfois vives et mobiles comme des flammes errantes, tantôt immobiles et pâles comme des nuages. La séance est finie. »

phénomène, n'a-t-il pas eu recours à un truc quelconque ? M. Monnosi s'élève contre toute accusation de ce genre. Il écrit en effet :

« Est-ce un phénomène inexplicable ou une tromperie ignoble et vulgaire ? Et j'écris tromperie et non truc, parce qu'un truc, lorsqu'il est employé, est l'œuvre du médium, tandis que cette fois les contrôleurs seraient coupables de la tromperie. Dans notre pensée et dans notre conscience, MM. Gueymon et Schifnnier, auxquels le contrôle avait été confié pendant cette séance, sont deux honnêtes hommes au-dessus de tout soupçon et qui méritent notre confiance entière et complète. Pressés par nos questions, ils déclarèrent tous deux à maintes reprises, nettement, qu'ils n'abandonnèrent jamais le contact des mains du médium, et la photographie, en effet, révèle que le contact était

absolu au moment où le phénomène se produisit. Pour nous, amis et confiants en MM. Gueymon et Schifnnier, cela suffit. Ceux qui ne voudront pas s'en contenter devront imaginer que les deux contrôleurs, se faisant complices volontaires d'une tromperie stupide, aient accordé au médium la longue et difficile liberté de mouvement nécessaire pour se lever dans l'obscurité presque complète, ôter son veston, le secouer et l'agiter en l'air et reprendre de nouveau la position règlementaire, tandis que flambe l'éclair révélateur.

La dernière photographie que nous reproduisons (*voir la figure* 5), a été prise comme toutes les autres à la lueur du magnésium, et, également comme toutes les autres, à l'improviste, alors que personne ne pouvait savoir que l'étincelle électrique allait être lancée dans la poudre de magnésium. On entendait, à ce moment-là, assure M. Monnosi, « des bruits étranges et multiples, comme si un peuple de fantômes s'était agité autour de nous. »

Le rédacteur du *Giornale d'Italia* ajoute :

« La photographie n'a pas besoin de beaucoup d'explications et de longs commentaires. La table que l'on voit à la droite du médium est, cela est hors de doute, soulevée dans l'air; j'ajoute que, la hauteur de la table mesurée, lorsqu'elle est posée à terre, et en tenant compte de la hauteur de M. Carancini lorsqu'il est assis, la lévitation est précisément de vingt-neuf centimètres. »

M. Monnosi rapporte encore une foule de faits non moins curieux. Citons-en un encore :

« A l'une des dernières séances, je me trouvais à la seconde place, à la gauche du médium. Un guéridon léger, à un seul pied central, le même dont on observe, dans la photographie (*voir notre figure* 5), le phénomène de lévitation, se trouvait également à gauche. Le guéridon semblait, ce soir-là, étrangement agité, il était tombé et s'était relevé plusieurs fois. Tout à coup, il fit un mouvement brusque, résolu, comme animé d'une volonté décisive, passa derrière la chaise du contrôleur, derrière la mienne, grimpa sur mes épaules, de mes épaules sur ma tête, et vint se placer sur la grande table autour de laquelle nous étions tous, expérimentateurs et médium, réunis par la chaîne. »

Au cours de quelques-unes de ces séances, une clochette, cependant enfermée dans une cassette, se mit à sonner; des coups frappés sur un verre, placé sur un meuble éloigné du médium, accompagnèrent une chansonnette entonnée par l'un des assistants; des mots italiens, grecs et latins furent mystérieusement tracés sur le fond d'une assiette qu'on avait préalablement noircie à la flamme d'une bougie Tout cela, bien entendu, tandis que le médium était étroitement surveillé et soigneusement tenu par les contrôleurs.

Le nouveau médium italien annonce qu'il a l'intention de venir bientôt à Paris. Espérons que nous aurons prochainement l'occasion d'assister à quelqu'une de ses merveilleuses séances, et d'étudier nous-mêmes des facultés médiumniques vraiment intéressantes, dont nous ne pouvons encore parler que par ouï dire.

GEORGES MEUNIER.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

UN ARTICLE DU *TEMPS*

Expériences psychiques et Contrôle scientifique

Voici la causerie scientifique du *Temps* à laquelle notre Directeur fait allusion dans son article :

Chacun le sait, les savants considèrent avec une suspicion non dissimulée les récits qu'on leur fait des résultats obtenus dans les séances spirites ou psychiques. Suspicion d'autant plus légitime, qu'en mainte circonstance, il y a eu fraude avérée.

Mais dans les milieux croyants, on leur répondait, non sans raison qu'ils ne faisaient pas ce qu'il fallait pour se renseigner : qu'ils devraient venir voir et examiner par eux-mêmes. A quoi ils pouvaient répliquer que cela n'avait pas si bien réussi à tels d'entre eux qui avaient suivi le conseil, et qui, cela est évident, pour certaines expériences, au moins, avaient, eux aussi, été dupés par d'habiles mystificateurs.

La conversation eût pu continuer longtemps sur ce ton, si l'Institut général psychologique n'avait pris l'initiative d'une étude du problème dans les conditions les plus aptes à satisfaire la critique et les plus défavorables à la fraude.

D'un côté, le médium bien connu Eusapia Palladino se mettait à la disposition de l'institut psychologique; d'autre part, quelques savants de bonne volonté, hommes de laboratoire et d'expérimentation, plutôt méfiants que crédules, acceptaient de se livrer à une série d'expériences sur le sujet : MM. d'Arsonval et Branly, Pierre Curie, Bergson, G.

Ballet, Debierne, Charpentier, Maxwell, Perrin, Mme Curie, etc.

Il semble bien que les expériences aient été faites dans des conditions moins défavorables que celles où elles se font communément, dans une ambiance de croyants, de fanatiques même, chez qui la foi obscurcit trop souvent l'esprit critique et endort la défiance. Ce n'est toutefois pas encore l'idéal; mais de ceci, il sera parlé plus loin.

Eusapia Palladino a donc donné trois séries de séances : l'une de treize séances en 1905 ; la seconde de seize, en 1906 ; la troisième de quatorze, en 1907-1908. Un rapport de M. Jules Courtier, secrétaire de l'institut psychologique et qui paraîtra dans le prochain bulletin, relate les conditions où se firent les expériences, qui eurent lieu chez M. Youriévitch, secrétaire général, et à l'institut psychologique même; c'est le résumé, la condensation d'une volumineuse sténographie. Il donne le nom des personnes présentes dans chaque cas, avec photographies, schémas, et graphiques à l'appui ; et les matières sont distribuées méthodiquement en des chapitres distincts.

Le contrôle scientifique n'a pas été, à beaucoup près, le même dans les différentes séances.

Aussi, à la réunion qui vient d'avoir lieu à l'institut psychologique, où se trouvaient les deux principaux « témoins scientifiques », MM. d'Arsonval et Branly, — Pierre Curie étant mort et Mme Curie n'ayant pas assisté à la séance, — réunion où, après avoir pris connaissance du rapport de M. J. Courtier, chacun devait formuler son appréciation personnelle, destinée à être jointe à ce document, a-t-il été question surtout des phénomènes sur lesquels MM. d'Arsonval et Branly avaient quelque chose à dire.

Le problème qui, pour M. d'Arsonval, domine les autres, comme étant celui où, semble-t-il, la fraude est peut-être la plus malaisée, est celui des déplacements d'objets. D'autres qui ne se produisent que dans une cabine, et exigent une obscurité assez profonde, lui inspirent manifestement de la méfiance. Aussi les commentaires dont, en qualité de président de la section, il a accompagné la lecture des conclusions, sont-ils fort intéressants.

Est-il vrai qu'Eusapia Palladino, suffisamment surveillée quant aux membres, puisse, par un mécanisme inconnu, soulever ou mouvoir des objets voisins, tables ou guéridons, par exemple ? A ceci la réponse est affirmative. On peut sans doute hésiter à propos des expériences avec la table : elle était trop près d'Eusapia.

Mais certaines expériences avec les guéridons semblent concluantes. M. d'Arsonval a vu le fait se produire : dans une séance, il a vu le guéridon soulevé en l'air, à 70 ou 80 centimètres d'Eusapia. Et il l'a saisi, et voulant le déplacer, en l'air, il a ressenti une résistance extraordinaire, en quelque sens qu'il poussât ou tirât, aux mouvements brusques. L'objet cédait un peu aux mouvements lents. L'impression de M. d'Arsonval était exactement celle qu'on éprouve quand on essaye de déplacer un objet situé dans un champ magnétique : celle d'une certaine viscosité du milieu ambiant.

Dans une autre expérience, où un guéridon part du sol, se renverse en l'air, et vient se poser, comme attentivement guidé, plateau contre plateau, sur la table voisine, Pierre Curie remarqua, au moment même, « la précision avec laquelle le guéridon arrive, sans toucher personne : il a fait une jolie courbe en venant se poser sur la table, mais il ne m'a pas touché du tout ». M. d'Arsonval n'assistait pas à cette expérience, mais fut témoin de la suivante :

« M. Ballet tient les deux mains d'Eusapia. M. d'Arsonval a posé son bras sur le guéridon; Eusapia dit à M. d'Arsonval d'essayer de soulever le guéridon; il le trouve très lourd. Eusapia s'accoude sur le guéridon, puis elle se relève, et prie M. d'Arsonval de le soulever de nouveau. M. d'Arsonval n'y peut parvenir. « On le croirait cloué au parquet », dit-il. Eusapia pose, de nouveau, son coude sur le guéridon, et M. d'Arsonval le soulève alors sans difficulté. Quelques instants après, Eusapia dit au guéridon : « Sois léger », et M. d'Arsonval le soulève plus facilement encore. »

Une autre fois, le guéridon est soulevé sous la main de M. d'Arsonval, qui exerce une pression contraire de 2 ou 3 kilos. Le guéridon est porté jusque sur la table, on essaye en vain de le repousser. « Il est subitement soulevé à une hauteur de 50 centimètres, et mis sur l'épaule de M. d'Arsonval, puis de nouveau sur la table. MM. Ballet et d'Arsonval s'efforcent de le repousser et éprouvent une vive résistance. « C'est absolument la résistance du champ « magnétique », dit M. d'Arsonval. »

L'ascension des objets qui se déplacent ainsi près d'Eusapia, — et ceci à la lumière, et les pieds et les mains du sujet était surveillés et tenus, — est lente, graduelle; la descente généralement brusque, après une période lente, — comme si on coupait un courant électrique. En même temps qu'ils se soulèvent ou se déplacent, on observe chez Eusapia des contractions musculaires puissantes : elle est en état de tension.

Autre constatation se rapportant au même problème : c'est que le point d'appui de la force qui soulève les objets, semble résider sur le sujet même. En effet, Eusapia est assise dans un fauteuil reposant, non sur le parquet, mais sur une balance. Or, quand un guéridon restait suspendu en l'air, la balance accusait une augmentation de poids — de 10 kilos, environ, pour la lévitation d'un guéridon de 7 kilos. Dans le cas où le guéridon était remplacé par une table, et où la table ne lévitait qu'en partie (d'un, deux ou trois pieds), si les pieds qui se soulevaient

étaient ceux du bout de la table, près d'Eusapia, il y avait augmentation de poids, comme si le poids de la partie de table soulevée s'ajoutait à celui d'Eusapia; diminution, au contraire, si c'étaient les pieds du bout opposé de la table qui se soulevaient. M. J. Courtier conclut que « tout se passait dans ce cas aussi comme si le point d'appui de la force était sur le sujet lui-même ».

Ceci semble devoir être interprété comme signifiant que les choses se passent comme elles le devraient si, dans le premier cas, Eusapia agissait en soulevant le bout de la table près d'elle, et dans le second elle soulevait le bout éloigné en s'appuyant sur le bout rapproché. Qu'en faut-il conclure ? Rien en ce qui concerne la fraude ou la sincérité : simplement que le point d'appui de la force quelle qu'elle soit, est sur le sujet même. Il faut retenir le fait; on verra à l'utiliser.

Eusapia exécutait volontiers toutes sortes d'expériences au cours des séances; aussi le rapport en fait-il mention.

Par exemple du fait que le sujet déchargeait les électroscopes sans contact. Ceci, M. d'Arsonval ne l'a pas vu. Et, dans les cas visés est-il bien sûr qu'il n'y eût pas contact ? Les mains d'Eusapia étaient si près de l'instrument. Mieux vaut ne pas faire état de cela.

Il y a aussi les coups qu'Eusapia semble donner à distance. M. d'Arsonval a entendu. « Eusapia frappe des coups en l'air : des coups répondent dans la table. M. d'Arsonval gratte la table à deux reprises : des grattements répondent dans la table. » Eusapia fait trois fois le geste de frapper la table avec sa tête : trois forts coups se font entendre, semblant venir de la table. Ou encore, elle donne de légers coups dans le dos de M. G. Ballet : le même nombre de coups est répété dans le guéridon, à un mètre du sujet, sous la main de M. d'Arsonval. Cela, M. d'Arsonval l'a entendu ou senti. Mais il ne va pas plus loin dans la déclaration de l'authenticité du phénomène.

Il est plus réservé encore au sujet des lueurs. Pourtant, il a vu une lueur du genre de celle du tube de Geissler, un soir dans une des gaînes empêchant tout contact entre les pieds de la table et les jambes d'Eusapia. Mais il n'a pas vu les étincelles qui se sont produites en d'autres expériences. M. Branly les a vues. « Eusapia demande qu'on aille chercher la machine électrique et qu'on en tire trois étincelles. M Courtier va dans la pièce voisine prendre la machine électrique, et se plaçant en face d'Eusapia, environ à deux mètres, en tire trois étincelles. On voit successivement, à hauteur de la tête d'Eusapia trois petits points lumineux imitant les étincelles électriques et l'on entend en même temps le petit bruit sec de l'étincelle électrique.

Sans doute, mais cela n'a lieu que dans l'obscurité qui rend difficile le contrôle. Et le fait que le bruit se produit parfois quelques instants après l'étincelle, inspire des doutes. Pourtant, il y a des sujets électriques. M. d'Arsonval a rappelé ses observations sur une femme que lui avait amenée le regretté Charles Ferré. Celle-ci était à un certain moment du mois à tel point électrique qu'elle allumait le gaz rien qu'en approchant le doigt du bec. C'était économique, mais gênant. Elle demandait à être guérie de sa prérogative. Elle s'électrisait par le frottement des vêtements; elle avait la peau très sèche et mauvaise conductrice.

Avec M. Pierre Curie, M. d'Arsonval a vu des lueurs ayant vaguement la forme d'une personne, ou d'une main ou d'une tête. Mais il reste infiniment réservé. Le phénomène a été trop souvent « truqué ».

Moins de réserve en ce qui concerne les contacts.

Les forces libérées par Eusapia ne se contentent pas de faire sonner les meubles : elles frappent les gens aussi.

« J'ai senti une pression sur la tempe : c'était un contact cotonneux, mais très net », dit M. d'Arsonval.

« Un doigt m'a touchée dans le dos... Maintenant, on m'a saisi très fort l'épaule et on a tiré un bon moment », dit Mme Curie. M. Youriévitch, lui, se plaint. On lui arrache sa chaise sous lui; il tombe et se fait mal. Une autre fois, il sent sa peau comme pincée entre deux ongles. Evidemment, dit M. d'Arsonval, en commentant le rapport, on éprouve des impressions de contact, de coups. Mais il ne va pas plus loin, ayant souvenir de nombreux cas de ce genre qui étaient de pures fraudes.

Aussi est-il très naturel que la dixième et dernière conclusion du rapport de M. J. Courtier pose la question « fraude », en termes très précis. « Les assistants sont victimes de fraudes dont on ne peut limiter exactement l'étendue. » Elle la pose et semblerait la régler même. Ce n'est toutefois pas dans cet esprit qu'il la faut comprendre. Les expérimentateurs de l'Institut psychologique n'entendent pas proclamer qu'ils savent avoir été mystifiés d'un bout à l'autre; ils disent seulement qu'ils peuvent l'avoir été.

Pour la majeure partie des phénomènes, ils ont de grands doutes : la fraude leur paraît possible. Mais ils n'ont pas vu assez, ni d'assez près, pour se rendre compte de la manière dont le sujet peut frauder. Sur un phénomène, le témoignage de M. d'Arsonval est catégorique : la lévitation des objets. Il a vu, ce qui s'appelle vu, des objets rester suspendus en l'air et s'y maintenant, malgré la pesanteur, semblant fixés là par des forces égales, et opposées, et vigoureuses aussi. Est-ce à dire qu'il tienne le fait pour authentique, pour objet de certitude scientifique ? Non pas. Il peut y avoir fraude.

Laquelle ? Ceci échappe totalement. Et ce n'est que lorsque l'expérience aura été répétée, entourée de garanties qui manquent encore, et qu'il faut décou-

vrir, qu'on pourra se prononcer non pas encore sur la cause et la nature du fait, mais sur sa sincérité.

Il est certain qu'Eusapia triche. On l'a prise la main dans le sac, à plusieurs reprises. Il est même curieux de voir quel parti les croyants tirent de ses tricheries. « Elle triche maintenant, disent-ils, parce qu'elle n'a plus ses moyens. Mais, autrefois... ! » Il semble vraiment que les tricheries présentes démontrent l'authenticité des faits anciens. Singulière mentalité que celle qui produit de tels raisonnements !

Plusieurs fois, durant les expériences, on a constaté qu'Eusapia se soustrayait au contrôle. De façon très simple. Ses deux mains sont tenues, chacune par une des mains de ses deux voisins. Elle les rapproche au contact, et en dégage peu à peu une : les deux voisins contrôlent la même main, sans le savoir. L'autre main est libre et n'est contrôlée par personne.

Ou encore, elle simule une action sur des objets légers, en les reliant à sa main par un cheveu qui échappe à la vue. Et ainsi de suite.

Tout naturellement, à la voir user de fraudes qu'on a pu découvrir, on se dit qu'elle peut en avoir d'autres à sa disposition qu'on ne connaît pas encore.

Ainsi Eusapia annonce qu'elle va diminuer de poids. On regarde la balance : elle accuse, en effet, une diminution. Mais, sous les pieds de la table, devant Eusapia, il y a des appareils enregistreurs. Or, ils indiquent des trépidations concordant avec la production de l'allègement. Eusapia a pu s'alléger en s'appuyant sur la table.

On comprend très bien, dès lors, les réserves des « témoins scientifiques ». MM. d'Arsonval et Branly ont constaté certains phénomènes, mais ils n'en admettront l'authenticité et la sincérité qu'après en avoir fait plus complètement le tour. Il faut toujours soupçonner la fraude. Il est vrai, toutefois, comme le faisait observer M. Maxwell, que les prestidigitateurs n'arrivent pas à reproduire les phénomènes qu'on obtient avec Eusapia.

La conclusion qui a rallié tous les suffrages l'autre soir a été qu'il y a lieu de remplacer de plus en plus le contrôle et les témoignages subjectifs, par un contrôle et des témoignages objectifs. Il faut que les phénomènes soient enregistrés de façon automatique, instrumentale; il faut étendre l'emploi des dispositifs divers de surveillance, contrôle et vérification; et sur ce point, les témoins scientifiques ont donné et donneront encore d'excellents conseils.

On philosophera plus tard. Comme le dit très bien M. J. Courtier, on ne cherche encore aucune explication des phénomènes. « Les doutes qui subsistent sur leurs origines nous en dispensent. Le premier point, c'est de bien constater. » C'était là l'avis formel de MM. d'Arsonval et Branly, Ils ont raison. Et il faut féliciter l'institut psychologique d'avoir fait entrer l'étude des phénomènes dits « psychiques », dans la voie scientifique, en la mettant entre les mains d'hommes de science.

HENRY DE VARIGNY.

Les Prédictions des Voyantes

POUR 1909

(Suite. Voir le dernier numéro).

Mme Henry

Au 1 du boulevard de Clichy, je trouve la sorcière du Mont-Venthoux en pleine opération magique !! Une bougie brûle sur une assiette, et d'un œil inspiré, Mme Henry surveille la lueur mystérieuse.

— C'est toute la vie d'une femme que je découvre dans cette flamme, me dit elle.

Je veux m'excuser de l'importunité de ma visite, mais la sorcière du Mont-Venthoux, avec son affabilité habituelle, interrompt son opération, pour me donner les prédictions que je viens solliciter.

— Le sommeil ou les cartes ? m'offre-t-elle.

Ne voulant pas abuser, je demande les cartes.

Toujours d'après la même méthode, Mme Henry me fait tirer les cartes, et interprète :

— En France, je vois comme une catastrophe dans le courant de l'année prochaine et qui changera la face des choses... Revirement soudain, et avantageux. La France s'élèvera ensuite.

« En Orient, beaucoup de bruit pour rien. Grand apaisement, par la *force* de l'Autriche. Les autres petits Etats devront la supporter, malgré tout.

« Au Maroc, encore quelques troubles. Tout s'arrangera par l'habileté d'un Français qui fera énormément parler de lui.

« Pour l'Angleterre, je vois plutôt une sorte de recul, d'abaissement ; pourtant, je ne prévois de ce côté aucun événement important.

« En Allemagne, *la peur garde les vignes*. Du bruit, des conspirations, des ruses autour du gouvernement ; aucun résultat important. Guillaume deviendra prudent ; mais, je crois qu'il ne vivra pas vieux. »

Les prédictions étant terminées, la sorcière du Mont-Venthoux reprend son poste d'observation près de la bougie magique, et d'un bon sourire me congédie.

Mme Kaville

L'intéressante cartomancienne du 187 de la rue de Grenelle me fait bon accueil, malgré l'heure tardive. L'*Echo* et elle sont de si vieilles connaissances !

Mme Kaville prend ses tarots et, comme ses collègues, me fait couper et tirer les cartes, en me recommandant de penser fortement au sujet qui m'amène.

— En France, me dit-elle, je ne vois pas de danger de guerre, et à Paris aucune catastrophe sérieuse...

Cependant, voici une catastrophe très grande, terrible, mais je ne crois pas que ce soit pour notre pays.

« Voici encore un très gros krach, un mariage qui occupera l'opinion publique, et un divorce éclatant.

« Un homme touchant au gouvernement, mourra fou, ou d'un accident à la tête.

« Mort d'une actrice en vue...

« Beaucoup d'accidents d'autos; mais autour de la politique rien de mauvais.

« Pour les pays étrangers, pas de guerre; mais des attentats nombreux et des morts proches des trônes, une d'entre elles frappera un roi... »

Chez Mme Maya

L'aimable devineresse du 22 de la rue de Chabrol *voit* maintenant à l'état de veille, et sans le secours de ses tarots, épingles ou bougies. Mais le cliché a beaucoup plus de netteté lorsque le sujet est endormi.

« En janvier 1908, me dit Mme Maya, j'annonçais une guerre pour l'hiver 1908-1909, alors que rien ne pouvait laisser prévoir cet événement. Cette prédiction a été à la veille de se réaliser en décembre 1908. Mais, *comme Guillaume II ne veut agir que sûrement*, ce sera pour le printemps 1909.

« Il y aura un attentat contre le roi d'Espagne, dans le courant de l'année. Alphonse XIII sera légèrement atteint.

« Les accidents de chemin de fer prédits en 1908 se sont produits. En 1909, il y aura accidents avec morts et blessés. Dans les premiers mois : Métro et Compagnie du Midi. Dans le courant de l'année : Compagnie du Nord.

« Je vois aussi l'incendie d'un théâtre... ce sera à Paris.

« Un transatlantique français sombrera dans un voyage d'Amérique en France, au cours d'une violente tempête...

« Encore des troubles en Russie...

« Complications à craindre en Orient et au Maroc...

« *Changement dans le gouvernement*. »

Mme Maya s'arrête sur cette importante prédiction ; en vain je veux obtenir quelques explications. Elle secoue la tête énigmatiquement.

— Je ne peux pas vous confier davantage, me dit elle.

Mlle Alexandrine Trinchant

L'interview originale que j'avais eue avec l Esprit (?) anarchiste de Jean-Louis, au sujet du Maroc, me décida à faire une nouvelle visite à son médium : Mlle Alexandrine Trinchant.

Je trouve l'aimable auteur de *Spiritisme* (petite brochure de vulgarisation des théories spirites) dans son cabinet du 65, boulevard de Vaugirard.

Par coups frappés dans le bois de la table, Jean-Louis répond très vite à notre appel.

Voici, sténographiées, les réponses qu'il fit à mes questions :

— La France changera t-elle de gouvernement en l'année 1909 ?

— Non. Pourquoi voudriez-vous une chose pareille,...pas seulement une année d'élections ? (*sic*).

— La France changera-t-elle de ministère?

— Il y a déjà quelques mois que le ministère Clemenceau ne tient que par un prodige...

— Notre pays sera-t-il mêlé à une guerre ?

— Non; les pires avanies pourront lui être faites ; notre marine et notre armée ne sont pas prêtes.

— La guerre, au Maroc, est-elle terminée ?

— Oui, *bêtement !*

— Comment se terminera l'affaire des Balkans ?

— Mal. Mais c'est un feu qui couvera plus d'une année, avant de déchaîner la guerre européenne.

— Y aura-t-il des catastrophes ?

— En voilà une manie de toujours poser cette même question ! Quelques bombes de ci, de là ; un pugilat à la Chambre entre les membres les plus en vue (catastrophe?!!!) puis des choses qui arrivent tous les jours : 4 morts, 5 blessés de ci, de là.... Il pourrait y avoir quelques cas de choléra et peut-être un mal plus terrible, venant de l'Inde .., mais tout cela durera peu, grâce aux mesures d'hygiène qui seront prises. »

Et là-dessus Jean-Louis s'en va, tandis que, de son mieux, Mlle Alexandrine Trinchant me prodigue des excuses pour l'originalité et la brusquerie de son *esprit familier*.

* * *

Telles sont les prédictions que j'ai pu recueillir en cette première enquête.

J'ai eu la mauvaise fortune de ne point rencontrer le professeur Hermann, Mmes G. Bonheur, Debora, Wéramf, de Saint-Léger ; mais j'espère que, dans un prochain numéro, je pourrai donner aux Lecteurs les prédictions de ces devineresses dont quelques-unes nous ont fait, l'année dernière, des révélations justifiées par les événements.

Mme Louis Maurecy.

ÇA ET LA

Avertissement télépathique

Lilian Whiting, pendant son séjour à Florence, a appris le fait suivant de la bouche de la baronne Faverot de Kerbrech, veuve d'un général français. Lorsque le jeune prince impérial Louis partit au pays des Zoulous avec les troupes anglaises, le général de Kerbrech, qui était très attaché au prince, demanda à son gouvernement l'autorisation de l'y accompagner, mais il essuya un refus. Or, le jour même de la mort tragique du prince, le général, au milieu d'une chevauchée en Algérie, ressentit soudain un singulier abattement d'esprit dont il ne pouvait comprendre la cause. Subitement, dans le cours de l'après-midi, il sentit près de lui la présence du prince et eut l'impression de la détresse où se trouvait ce dernier, qui semblait

crier au secours. Aussitôt il télégraphia à la baronne, qui était à Londres, pour lui demander si elle avait quelque nouvelle de Chislehurst. Il y avait là certainement un fait de télépathie. La notoriété des personnages en jeu lui donne, pense Lilian Whiting, une valeur particulière.

A TRAVERS LES REVUES

L'ÉCRITURE SUR ARDOISES.

Le Dr Dusart publie, dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, une traduction résumée d'un article paru dans le *Light* et concernant le troublant phénomène d'écriture directe obtenu au cours de certaines séances spirites. Nous donnons, à titre de document, un extrait de cette traduction.

L'auteur raconte qu'en décembre 1904, se trouvant à Washington, il alla consulter le médium Pierre Keeler. Introduit dans la pièce où se tenait le médium, il prit dix ardoises doubles, les lava et essuya lui-même, pendant que le médium était à l'autre extrémité de la chambre, et les tint devant lui sur la table.

Le médium déchira une feuille de papier en autant de fragments que l'assistant le désirait et lui dit d'écrire sur chacun d'eux un nom avec la question qu'il voulait poser, faisant observer qu'il ne fallait pas espérer d'obtenir des réponses à toutes les demandes. Les fragments de papier furent roulés et tenus dans la main gauche du consultant.

Keeler dit d'abord qu'il voyait un grand vieillard, chauve, avec une longue barbe blanche et des yeux bleus ; qu'il se nommait William Scott et était le père du consultant; ainsi qu'une vieille dame, à la figure triste mais fort douce, et une autre dame plus petite et brune, qui affirmait être sa sœur. Tout cela était exact. Il s'approcha ensuite, imposa la main au-dessus de celle qui tenait les papiers sans les toucher, puis après quelques instants il alla s'asseoir de l'autre côté de la table, disant de mettre les papiers sur la table et d'y prendre celui qui portait le nom de Scott. L'assistant lui fit observer qu'il ne savait pas quel était celui-là, le médium lui répondit : « Prenez toujours et vous verrez. » Le papier pris au hasard était bien celui qui portait le nom de Scott. Trois autres expériences du même genre eurent le même succès.

« Prenez maintenant vos ardoises ! » Le consultant les avait posées sur ses genoux, afin d'être plus certain d'éviter toute substitution. Il en prit une, la posa sur la table, sans l'abandonner; le médium la toucha et aussitôt le bruit de l'écriture se fit entendre. Au bout de trois minutes le médium dit : « Cette face est pleine, retournez l'ardoise. » Ce qui fut fait. Chaque ardoise fut ainsi présentée successivement. A mesure qu'elles étaient couvertes d'écriture, le consultant les plaçait près de lui, sous son coude, à distance du médium.

Avant qu'elles fussent ouvertes, le médium déclara qu'une des questions n'était pas adressée à une personne indiquée, ce qui était vrai. La première contenait une réponse du père de M. Scott et reproduisait exactement les *caractères de son écriture, ainsi que sa signature et son paraphe exacts.* La seconde réponse présentait tous les caractères d'une écriture de femme : elle était due à la grand'mère de Scott. Une troisième reproduisait l'écriture renversée d'un gaucher. Elle était signée du nom d'un ancien soldat dont la main droite avait été enlevée dans un combat. Une réponse signée Rosella contenait le dessin intentionnellement grossier d'une rose, pour rappeler les dessins semblables dont elle illustrait jadis les lettres qu'elle adressait au consultant dans sa jeunesse.

Le médium avait encore signalé la présence d'un fantôme au maintien grave, à la tête chauve, dans lequel les assistants crurent reconnaître un de leurs voisins, pasteur congrégationaliste, qui dans une conversation avec l'auteur du compte-rendu, lui avait exprimé la répugnance qu'il avait à penser qu'après sa mort on perdait sa personnalité, pour s'anéantir dans l'esprit universel. Au moment de sa dernière maladie, il avait promis de révéler ce qui en était, s'il le pouvait. Or une des ardoises disait : Ce n'est pas comme je le pensais. Il n'y a pas d'anéantissement, j'ai retrouvé le repos et la paix; mais je ne suis plus le Révérend, mais simplement A. P. J. (Ici le nom entier, ainsi que la *signature et l'écriture identiques* à celles du pasteur pendant sa vie) ».

Ce récit est suivi des signatures de Joséphine et Georges Scott, légalisées par le magistrat J.-M. Wolcott.

LES LIVRES

Mœurs intimes du passé. In-16 de 480 pages, 68 gravures hors texte et dans le texte, par le Dr CABANÈS. Prix : 3 fr. 50. En vente à la librairie Leclerc, 19, rue Monsieur-le-Prince.

La peinture du passé peut-elle nous consoler des misères du présent ? Jouissons-nous de plus de bien-être, avons-nous la vie plus facile, sommes-nous, en un mot, plus heureux que nos pères ? Le tableau que nous restitue, à l'aide d'authentiques documents et de suggestives estampes, le Dr Cabanès, de l'existence d'autrefois, ne nous fait regretter qu'à demi le « bon vieux temps ».

Sommes-nous en progrès, autant que d'aucuns le prétendent, sur ceux qui nous ont devancés ? L'auteur des *Mœurs intimes du passé* nous laisserait presque entendre que ce n'est qu'une vaine apparence ; et cette conclusion inattendue témoigne d'une impartialité louable, qui n'est pas pour surprendre de la part d'un historien soucieux, avant tout, de la vérité.

Pour nous résumer, thèse très originale, livre des plus curieux.

Pensée d'Harmonie, par MAXIMILIEN DE MECK. (En vente à la librairie Leclerc, 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris.)

Cet ouvrage, qui mérite de retenir l'attention de tous les penseurs, est écrit dans une langue élégante et riche. L'auteur y démontre que le bonheur véritable ne s'acquiert que par la domination de soi-même et l'amour d'autrui.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.
Téléphone : 724-73